

agacé les oreilles. Aussi, bon nombre de ceux qui figurent au premier rang des écrivains actuels, répondraient volontiers, sous forme sans doute adoucie, comme le vieil insurgé, Jules Vallès, à qui l'on demandait pourquoi tant de bourgeois se révoltent contre l'idée chrétienne : " Parce que c'est trop grand, et parce qu'ils sont bêtes."

Plusieurs aussi, parmi les écrivains actuels, reconnaîtraient peut-être leur image dans le héros du roman : *Ni Dieu ni maître* — dont la physionomie fut naguère esquissée par George Duruy. Ce héros est un voltairien en train de se repentir ; un voltairien qui, gardant dans l'esprit un certain pli de pessimisme et d'ironie, a l'air de ne croire à rien, ce qui ne l'empêche pas d'éprouver le besoin de croire à quelque chose ; — un voltairien constant que le christianisme est la plus grande de toutes les religions, puisqu'il est la plus humaine, — un voltairien prêt à jurer que la vertu sociale du christianisme n'est pas épuisée et qu'on est fou de la méconnaître, enfin, un voltairien qui rêve de finir dans la peau d'un chrétien.

Sans doute, parmi nous, il est encore des incroyants ; sans doute, parmi ceux qui cherchent, il en est encore qui n'ont pas trouvé ; il en est encore qui descendent les pentes fatales et roulent encore vers les abîmes de doute où l'on ne sait plus ni croire, ni aimer, ni vouloir. Mais, à travers leurs révoltes, leurs désespoirs et leurs blasphèmes, s'ils témoignent éloquemment de l'impossibilité de vivre sans croyance, pourquoi ne pas profiter de leur témoignage ?

Un des poètes contemporains les plus experts dans l'art de manier les rythmes et les rimes, E. Haraucourt, a délaissé toute croyance. Il s'écrie dans un de ses vers :

Assez du moule antique où l'on coule les dieux !

mais, aussitôt, il ajoute :